



Le balai libéré Coline Grando

Belgique, France, 2023, 88'

**Regards
coopératifs**

label-emmaus.co

XALIS

AUTOUR DU FEMAI

Projections-débats
par des citoyen·nes sociétaires

tēnk LA NEF enercoop

TeleCòp

citiz

windcoop

Résumé

Dans les années 1970, les femmes de ménage de l'université catholique de Louvain mettent leur patron à la porte et créent leur coopérative de nettoyage, Le Balai libéré. 50 ans plus tard, le personnel de nettoyage de l'UCLouvain rencontre les travailleuses d'hier : travailler sans patron, est-ce encore une option ?

Mots-clés

Conditions de travail - Mémoire des luttes -
Transmission - Sous-traitance - Autogestion
- Gouvernance

Type de coopérative

Coopérative belge

Trois raisons de projeter ce film :

- 1 – Découvrir comment une coopérative s'est mise en place dans les années 1970 et a réussi pendant les 14 années qui ont suivi
- 2 – Montrer les effets émancipateurs de l'autogestion via la coopération dans le travail et la revalorisation des compétences
- 3 - Écouter le dialogue intergénérationnel et s'interroger sur l'évolution des conditions de travail au sein d'un même lieu, à 50 ans d'écart



La cinéaste

En 2015, Coline Grando obtient un Master en réalisation à l'Institut des arts de diffusion de Belgique avec son film de fin d'études, le court métrage de fiction *Les Saisons*. En 2017, elle réalise son premier film documentaire *La Place de l'homme*, qui questionne la place du partenaire dans une situation de grossesse non prévue. En 2019, elle continue d'explorer la thématique de l'avortement mais cette fois-ci du point de vue des médecins qui le pratiquent avec *Les Mains des femmes*. *Le Balai libéré*, écoutez cette histoire que l'on m'a racontée est son troisième film.

[VOIR LA BANDE ANNONCE](#)

Focus thématique

Le Balai libéré fait se croiser les regards de deux générations sur un même métier, au sein d'un même lieu – l'Université catholique de Louvain –, tout en commentant les divers aspects de son évolution et les conditions, radicalement différentes, de leur exercice (en coopérative autogérée hier, en sous-traitance précarisée aujourd'hui). Au gré des échanges, plusieurs changements majeurs dans l'organisation du travail sont identifiés comme autant de points de blocage à lever : un personnel sans cesse réduit affecté à des surfaces qui, elles, restent stables et importantes ; le découpage de l'espace en zones à nettoyer non plus collectivement mais de façon isolée ; l'augmentation régulière de la cadence de travail... Au final, le film permet de remettre en question le fatalisme ambiant (« De nos jours, ce ne serait plus possible de licencier son patron et de lancer sa propre coopérative ») et, à l'aune d'une réussite concrète passée, d'imaginer peu à peu les possibilités pour, demain, renouveler l'expérience de l'autogestion. Alors que les travailleur·ses sont souvent filmé·es de dos lors de l'exécution de leurs tâches, une ultime séquence les montre de face quitter ensemble l'université sur la chanson de Stromae « Santé », comme porté·es par un même élan vers ce qui semble un avenir meilleur. Comme si le temps passé à échanger avec les anciennes salariées du Balai libéré avait réussi à insuffler de nouveau un peu de sens commun dans leur expérience de vie au travail.



L'avis coopératif

« J'ai trouvé *Le Balai libéré* profondément inspirant.

On a souvent tendance à penser, dans notre monde actuel, que les grands élans collectifs du passé ne peuvent plus se reproduire. Pourtant, ce film montre l'inverse : dans les années 1970, des femmes de ménage ont eu le courage de "licencier" leur patron et de créer leur coopérative. Et ce qui m'a le plus marquée, ce sont les échanges entre elles et les nouvelles générations de travailleur·ses du nettoyage. Ces moments de transmission rappellent que, même aujourd'hui, il est possible de se révolter, de s'unir et de transformer son quotidien.

À Label Emmaüs, c'est aussi ce que nous essayons de faire : construire, par le plaidoyer et la coopération, une force collective qui refuse la résignation. Parce que seul·e, on ne va jamais très loin. Ensemble, on avance. »

Inès Emanuele - Label Emmaüs



Pistes de discussion

C'est difficile mais c'est possible : sortir du fatalisme et inspirer le passage à la coopérative

La rencontre des femmes de ménage des années 1970 avec les travailleur·ses d'aujourd'hui permet de briser ce qui apparaît, au départ, comme une fatalité. Est-il vraiment impossible, avec la précarité et les conditions de travail actuelles, de mettre en place une coopérative au sein de l'Université de Louvain ? À l'époque non plus, ça n'a pas été simple et il a fallu se former. Mais il y a une chose qu'elles connaissaient toutes mieux que leur patron : leur travail et son organisation. Au fil du visionnage des archives ensemble, l'espoir émerge : « Si elles ont réussi, pourquoi pas nous ? »

Faire dialoguer passé et présent : la transmission des luttes

C'était une histoire presque oubliée. En faisant se rencontrer protagonistes de l'époque et personnes qui nettoient aujourd'hui l'Université de Louvain, le film permet d'interroger la réalité de celles et ceux qui font le même métier, mais de manière radicalement différente. Et quand les salariées du Balai libéré racontent leur fierté d'avoir pris en main leur outil de travail, en licenciant un patron « inutile et parasitaire », en s'organisant pour être mieux payées et plus nombreuses, c'est tout le démaillage du tissu social actuel qui apparaît d'autant plus insupportable. De l'importance de transmettre les luttes d'hier pour nourrir celles de demain.

La place donnée au *care* dans notre société contemporaine

Le film porte un regard critique sur la société capitaliste contemporaine dans son ensemble et interroge la place accordée au *care*. Une ancienne aide soignante explique pourquoi elle a préféré devenir femme de ménage : « On n'aura peut-être pas le temps de laver une table aujourd'hui mais au moins c'est une table, c'est pas un humain. » De même, en imposant des appels d'offres où le prix facturé demeure le critère principal de sélection, le système capitaliste a mis fin à l'expérience coopérative du Balai libéré et ne laisse guère d'espoir pour la suite, dissimulant mal les vraies motivations des gestionnaires : la rentabilité.

« Coline Grando semble nous suggérer de se tourner vers le passé pour trouver la force de se libérer à nouveau, comme ces ouvrières d'un temps pas si lointain qui déjà avaient compris que pour se libérer pleinement du joug du travail, il fallait commencer par chasser son patron à coups de balai. »

Cinergie.be



Education à l'image

La force d'un dispositif original

C'est la réalisatrice qui a choisi de mettre en place plusieurs groupes de parole au sein desquels elle a fait se rencontrer des travailleur·ses d'hier et d'aujourd'hui. Ce dispositif efficace permet aux récits des un·es et des autres de se faire écho au-delà des générations, faisant se confronter deux mondes radicalement différents et mettant bien en évidence à quel point les choses ont changé en 50 ans. Surtout, les travailleur·ses d'aujourd'hui découvrent l'esprit de solidarité qui a permis de faire tenir l'expérience du Balai libéré pendant 14 ans. « Dès les premiers plans, qui mettent en scène l'équipe de tournage installant des micros, Coline Grando souligne l'ambition performative de son geste : ouvrir un espace politique qui expose un travail invisibilisé et, par la rencontre de deux générations, se servir du passé pour éclairer le présent. » (Les Cahiers du cinéma)

Des séquences de nettoyage en solitaire

Tout au long du film, des séquences en longs plans fixes et sans paroles marquent des respirations entre les séquences de dialogues et les entretiens filmés face caméra. On prend le temps d'y observer la pénibilité au travail, le choix des cadrages et la durée des plans révélant les postures douloureuses, les gestes répétitifs, la cadence imposée et l'immensité démesurée de l'espace à nettoyer. On y voit également toute la solitude et l'isolement dans lesquels ce travail doit être réalisé, y compris lors des pauses déjeuner, souvent prises dans des cagibis dont l'exiguïté ne permet pas d'accueillir plus d'une personne à la fois. Le contraste est frappant avec l'époque de la coopérative, représentée par des images d'archives filmées au moment de la mobilisation des femmes lors de la constitution du Balai libéré : on y voit tout l'esprit collectif à l'œuvre, qui a permis le lancement du projet puis sa réussite.

Séquençage

00:00:00 – 00:01:35 : Introduction

Des panneaux textes rappellent le contexte : en 1975, les nettoyeuses de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve se mettent en grève et licencient leur patron. Avec l'aide de leur syndicat, elles créent la coopérative du Balai libéré. Pendant 14 ans, elles continuent leur activité en autogestion, jusqu'à ce que l'UCL lance un appel d'offre de marché public. Depuis, 6 sociétés de sous-traitance se sont succédé.

00:01:35 – 00:06:05 : Entretiens face caméra avec les salarié·es actuel·es

Esquisse de leur parcours préalable et avis sur leur travail. Un salarié avoue qu'il s'agit plutôt d'un « métier d'hommes » tellement c'est physiquement exigeant ; plusieurs disent supporter la pénibilité du travail qui se détériore un peu plus car un CDI, c'est « le graal » et il y a la peur de retomber dans la précarité.

00:06:05 – 00:07:23 : Sur le Balai libéré

Personne parmi ces salarié·es n'en a entendu parler avant, or cette expérience devrait être transmise et faire partie de l'histoire de l'UCL.

00:07:23 – 00:09:06 : « L'employeur inutile »

Des images d'archives nous donnent à entendre la lettre des travailleuses à leur employeur « inutile », « expert en vol organisé ». Elles réalisent qu'elles savent s'organiser, qu'elles n'ont pas besoin de patron et que l'argent gaspillé à le rémunérer peut servir à autre chose.

Extrait de la lettre de licenciement des salariées à leur patron

**« Nous constatons après une étude approfondie de notre travail,
que nous pouvons parfaitement l'organiser entre nous.**

**Nous en concluons donc que vous êtes absolument inutile et parasitaire. Ensuite, nous
découvrons que votre rôle principal a été de nous acheter
notre force de travail à un prix négligeable pour la revendre à prix d'or à l'UCL. Nous en
concluons que vous n'étiez pas seulement inutile
mais également expert en vol légalement organisé (...)**

**Nous sommes au regret de vous signifier votre licenciement sur le champ
pour motifs graves contre vos ouvrières. »**

00:09:06 – 00:16:00 : Une vacation de nettoyage

On suit Driss pendant sa vacation au rythme soutenu, des bureaux jusqu'aux WC en passant par la courte pause déjeuner (en solitaire). Driss explique ensuite son organisation pour rentabiliser au maximum son temps/qualité/fatigue.

Mélange de plans d'autres nettoyeur·ses : le silence et la solitude règnent.

00:16:00 – 00:27:26 : Un pont entre le passé et le présent

Anciennes membres du Balai libéré, militant·es et ex-étudiants de l'époque reviennent à l'UCL pour rencontrer les nettoyeur·ses d'aujourd'hui. On assiste à la mise en place technique des trois dispositifs de rencontres différents. Les protagonistes regardent ensemble les images d'archives qui racontent le début de la grève et le lancement de l'autogestion. Leur première réaction est de se dire qu'« aujourd'hui, ce ne serait pas possible ». Mais un ancien étudiant rappelle qu'à l'époque aussi, les travailleuses se disaient ça. Alors, « qu'est-ce qui fait qu'un groupe s'est dit : c'est possible et on y va ! » ?



00:27:26 – 00:37:25 : Fonctionnement en auto-gestion

Toutes les décisions étaient prises en AG, comme celle actant qu'il n'y aurait pas de licenciement mais du chômage volontaire tournant en cas de baisse d'activité. « L'auto-gestion, c'est ne pas faire comme les patrons, c'est la solidarité avant tout. Les bénéfices sont reversés aux salarié·es ; les coups de mains sont notés et valorisés. » Les groupes comparent leurs conditions de travail : aujourd'hui la surface à nettoyer est la même, mais avec moins de personnel ; le travail bien fait, en profondeur est impossible ; les coups de main ne sont pas valorisés, au contraire. Malgré la souffrance vécue au travail, « les ouvriers ne se plaignent pas ».

00:37:25 – 00:39:03 : Des conditions de travail qui empirent

Retour sur la perte de l'appel d'offres par le Balai libéré : le coût était trop élevé pour le marché. Or, à chaque appel d'offres, les salarié·es sont repris·es car cela coûte trop cher de former d'autres personnes... mais les conditions de travail empirent. Ce qui se retrouve à l'échelle nationale : en Belgique, les burn-out et les troubles musculo-squelettiques ne cessent d'augmenter.

00:39:03 - 00:40:03 : « On lave peut-être pas une table aujourd'hui, mais au moins c'est pas un humain »

Une ancienne aide-soignante témoigne : elle est plus épanouie en tant que technicienne de surface. Elle ne supportait plus de faire du « car-wash » : être à 5 pour laver 110 résident·es !

00:40:03 – 00:50:56 : Ménage et scènes de vie

Les plans font alterner les personnes qui font le ménage et les étudiant·es qui vivent dans les espaces, deux mondes qui ne se rencontrent pas.

Les salarié·es actuel·les debriefent suite aux échanges avec les travailleuses du Balai libéré : « Comment pouvaient-elles être autant ? » « Saurions-nous le refaire ? » « On saurait gérer le travail, le patron est juste là pour payer les machines. » « C'est facile des prix et des mètres carrés, mais faut voir ce que c'est le travail. Le patron il vient, il est perdu. »

00:50:56 – 01:00:00 : L'UCL et le cahier des charges

La direction de l'université rencontre des salarié·es. Si le Balai libéré a perdu le marché, c'est parce qu'il a été demandé à l'université de respecter la législation et de repasser par des appels d'offre. Or, niveau prix, « le Balai libéré était loin derrière ». Aujourd'hui, la direction avance l'argument des progrès technologiques pour justifier le nombre réduit de salarié·es par rapport aux années 1980... Interrogée sur la possibilité pour une coopérative de décrocher le contrat aujourd'hui, elle avoue que les chances sont maigres car, pour un chantier aussi gros, un chiffre d'affaires trois fois plus élevé que le coût du marché est exigé, une condition imposée par le cadre européen des marchés publics.

01:00:00 – 01:15:55 : Comment agir ?

« Aucune salariée de l'époque n'était préparée à cela, mais elles l'ont fait. C'est donc que c'est possible ! » Déjà à l'époque, les salariées avaient peur de perdre leur travail en se mobilisant. Elles ont bougé quand elles n'ont plus eu le choix.

« C'est quoi la relation des gens avec l'entreprise ? » Finalement, même si elles sont embauchées par une entreprise de sous-traitance, les personnes salariées se sentent appartenir à l'université, leur lieu de travail. D'autant qu'avec les appels d'offre, la sous-traitance change tous les 5 ans.

Au cours d'une rencontre entre syndicalistes d'hier et d'aujourd'hui, Raymond rappelle que « la solidarité, c'est quelque chose qui se construit ». Les conditions de travail actuelles (seul•es toute la journée, sans aucun moment collectif) empêchent la capacité à agir ensemble, c'est cet aspect des choses qu'il faut changer en premier.

01:15:55 – 01:19:00 : La violence n'est pas un choix mais elle peut être nécessaire

Les images d'archives montrent Raymond en train de poser la question de la légitimité de la violence, qu'elle soit ouvrière ou institutionnalisée. Selon lui, si la violence ne doit pas être un choix, elle est parfois nécessaire pour faire avancer les choses. « Les lois changent lorsque les gens imposent les changements. »

01:19:00 - Fin : Amorces d'organisation collective

La graine du Balai libéré a été semée, les envies de temps collectifs et de rencontres sont en train de germer !

Liens ressources

Dossier de presse du film : [Le balai libéré](#)

Le Balai libéré, [une analyse en éducation permanente](#), par le centre culturel Les Grignoux

[Une utopie ouvrière à l'aube de la société post-industrielle](#). Le « Balai libéré » et les expériences d'autogestion en Belgique par Verschueren Nicolas (Histoire Politique)

La [fiche du film](#) sur la base TESSA (catalogue de films sur l'ESS et la transition)



Cette fiche de médiation vous est proposée par l'association Autour du 1er mai et Tènk dans le cadre du dispositif Regards Coopératifs

Notes
